

*Les incertitudes du colonialisme. Jean Carol à Madagascar*, présentation de Yvan-Georges PAILLARD, Paris, L'Harmattan, 1990, 237 p.

Malgré la brièveté de son séjour à Madagascar - il ne vécut qu'un an et demi à Tananarive - Gabriel Laffaille amassa foule d'observations et en tira un ouvrage riche en éclairages personnels, *Chez les Hova (Au pays rouge)*, édité en 1898 sous le pseudonyme de Jean Carol. *Chez les Hova* est un livre peu conformiste, dérangeant même, au milieu du concert de louanges qui saluait les débuts de la domination française sur la Grande Ile, original aussi par la curiosité de son auteur - souvent empreinte de sympathie - à l'égard des Merina, comportement alors assez peu commun chez le colonisateur.

Les éditeurs méritent donc d'être félicités de leur initiative, moins de leur parcimonie, car ils ne nous restituent qu'une petite moitié de l'ouvrage. Heureusement les morceaux choisis par Y.G. Paillard - qui toujours indique scrupuleusement les critères de sa sélection - le sont le plus judicieusement possible.

Si le livre est connu, en revanche son auteur - dont le nom est le plus souvent mal orthographié - est presque ignoré. Fort utile donc est la

présentation que nous en fait Y.G. Paillard. Dramaturge, romancier, critique d'art, épisodiquement journaliste, Laffaille entre assez tardivement à la rédaction du *Temps*. En 1894, il fait pour ce journal un premier grand reportage qui le conduit dans le sud-est de la Russie, au Caucase essentiellement. S'étant lié d'amitié avec Hippolyte Laroche, il part pour Tananarive, en janvier 1896, en qualité de chef du secrétariat particulier du nouveau résident général. A la veille de quitter Madagascar (septembre 1896), Laroche lui confie la direction de l'Imprimerie officielle. Mais Laffaille est bien vite en conflit avec Gallieni qui le renvoie dès juin 1897. De retour en France, il reprendra les articles sur l'Imerina qu'il avait adressé au *Temps* et les rassemblera en un volume.

Les extraits de *Chez les Hova* sont groupés par Y.G. Paillard sous un titre suggestif : *Les incertitudes du colonialisme*. En effet, Carol est progressivement gagné par le doute. Mais c'est d'abord un homme profondément déçu. Il croyait aux vertus de la méthode Laroche et du système du protectorat ; de Gallieni, il rejette les principes (élimination des Merina du pouvoir, tendance à l'administration directe) et condamne les comportements. Son récit du procès Rainandriamampandry ("l'affaire" est reprise par le détail dans une enquête récente de Stephen Ellis) est connu. Laffaille fut également le témoin indigné du transfert brutal, une quasi-profanation, des reliques royales du sanctuaire d'Ambohimanga à Tananarive et du départ pour l'exil de Ranavalona III.

L'ouvrage fit quelque bruit à sa sortie en France. Les accusations portées par son auteur furent reprises par le Comité de protection et de défense des indigènes, par le polémiste Henri Rochefort et dans la presse d'extrême-gauche. Le gouvernement fut amené à défendre la politique de Gallieni devant la Chambre.

Carol, c'est là l'autre intérêt de son livre, est fasciné par les Merina. Pour les comprendre, il combine lectures et interviews (des administrateurs Berthier et Gautier entre autres), apprend le malgache, fréquente la Cour, est admis dans de grandes familles *hova*. Il a une ambition : décrire "l'âme houe". La psychologie des peuples, nous rappelle Y.G. Paillard, sous l'influence de Gustave Le Bon, est alors à la mode. Dans les colonies elle passionne particulièrement les fonctionnaires, civils ou militaires, qui s'improvisent ethnographes et dont le discours savant ne voile pas une finalité pratique : administrer efficacement. Laffaille a lui aussi au départ de semblables intentions : lancer une "enquête morale" sur le Merina, pour "se hâter d'en faire la conquête morale".

Mais il échoue dans son projet. S'il reprend les stéréotypes les plus grossiers - révélateurs avant tout du racisme de leurs auteurs - c'est pour les critiquer, les écarter parfois et finalement souvent les oublier. Ainsi, le chapitre III, intitulé "L'âme houe", tourne bientôt au tableau de mœurs. "Les femmes", annonce Carol (chapitre V). Il balance un moment entre "le féminisme universel" et l'"équivoque", qui dès le premier contact, "se dresse entre les deux races" pour passer à un autre registre, en dessinant une série de "silhouettes" féminines contrastées.

Carol était conscient de la difficulté de son projet. Le "houe", annonce-t-il, est un être complexe, contradictoire, insaisissable. Belle découverte ! Et peut-on affirmer, avec lui, que le Français est né cartésien ? En fait il est peu porté à la généralisation et ne cherche guère à saisir une hypothétique psychologie collective. En journaliste, il s'intéresse aux individus, qu'il croque sur le vif.

Et surtout, il est enfermé dans une contradiction fondamentale qui fait qu'il ne peut rien affirmer sans aussitôt en douter. A. Bouillon (*Madagascar - Le colonisé et son "âme"*, 1981) a bien montré le "trouble" du discours de Carol, double discours en fait, qui affirme l'"infériorité de la race" et, en même temps, l'"altérité de l'âme houe". A partir du moment où le Merina est défini comme "autre", et Carol lui reconnaît même le droit à la différence, comment peut-il encore le juger ? Par ailleurs, si l'expression races supérieures - races inférieures revient sous sa plume comme un leit-motiv, il est bien embarrassé pour la justifier. Un "niveau moral... supérieur" face à ce qu'il nomme le "positivisme malgache" ? Mais il ajoute aussitôt que cette supériorité est "purement théorique".

Dans une approche toute de sympathie, Y.G. Paillard me semble sur un seul point sévère à l'égard de Laffaille. Il affirme un peu vite que le chapitre (sacrifié) "Coutumes et traditions" n'offre que peu d'intérêt : l'auteur passe par le truchement d'un informateur "évolué" qui filtre ce qu'il lui donne à voir. Mais n'est-ce pas là un exemple de la constante difficulté que Laffaille a fort justement soulignée ? Le Français, même s'il ne pose pas en dominateur, est considéré pour le moins comme un voyeur. Et ce qu'il appelle la dissimulation, l'hypocrisie du Malgache, est d'abord une manifestation de pudeur et de prudence.

Y.G. Paillard souligne justement que Laffaille escamote la question religieuse. Visiblement, elle ne l'intéresse pas. Mais cette lacune a une contre-partie : il n'a pas d'a priori moraux et voit bien ce que les missionnaires ne peuvent admettre. Pour les Merina, dans le mariage, plus que la chasteté préservée, importe - dans l'espoir de pérenniser la famille -

une promesse de fécondité. Ce qui est un autre code et non pas signe d'immoralité.

Laffaille intitule son dernier (long) chapitre "Conclusions". Pluriel significatif. Dans une première conclusion, brève, vigoureuse, il franchit le pas. Le colonisateur, qui trahit allègrement son "idéal moral", s'est discrédité. Peut-on encore distinguer des races inférieures ? "Le bon et le mauvais se mêlent chez eux [les Houves] comme dans toutes les espèces humaines. Différents de nous sous une foule de rapports, soit ; au total équipollents..." et, un peu plus loin : "Non, nous ne sommes pas meilleurs que les Houves, nous sommes plus forts, voilà tout, et transposés chez eux, nous devenons pires". Trêve d'hypocrisie, ne parlons plus de civiliser alors qu'il s'agit d'exploiter.

Sans transition, Carol revient à la situation de fait. La France occupe Madagascar et on n'imagine pas, à l'époque, que la colonisation puisse n'être qu'un stade transitoire. Alors, exploitons la Grande Ile le plus efficacement possible. Y.G. Paillard évoque ici la "morosité" de l'auteur qu'une lecture rapide peut faire prendre pour du cynisme.

Ainsi Carol, comme effrayé par son audace d'un moment, semble se rétracter. Mais trente ans plus tard, Gide dans *Le voyage au Congo* ira, en fait, moins loin. S'il dénonce courageusement le travail forcé, c'est au nom d'une bonne colonisation, que trahissent les compagnies concessionnaires avec des administrateurs complices. Pour Carol, il n'y a pas de bonne colonisation.

A mes yeux, Laffaille - malgré sa nostalgie à l'égard du défunt protectorat - n'est pas, comme le veut A. Bouillon, un manipulateur subtil. Ni *Chez les Hova* "la première psychologie madécasse". Mais un essai constamment raturé, retouché, l'ébauche d'un portrait du colonisé, modèle insaisissable, qui devient le portrait-charge du colonisateur.

Un mot enfin de l'appareil critique présenté par Y.G. Paillard :  
exemplaire.